

Echos des Fêtes du IIIe Centenaire de Québec

“Oyez ! oyez ! onques ne vist à Kebec de plus grandes et de plus belles festes que celles de l’an de grâce 1908,” aurait pu crier l’homme du guet, chargé d’annoncer dans la cité de Champlain, en souvenir d’un lointain passé, l’heure du couvre-feu, si ce personnage ne s’était, lui aussi, évanoui avec les heures émouvantes des solennités.

Finie, la supra grandiose démonstration d’un anniversaire trois fois centenaire ; éteinte l’illumination féerique, qui, douze soirs durant, ceignit d’un bandeau étincelant le front de l’antique promontoire ; muettes, les sonneries claires dont les sons se répercutaient sur les vastes plaines ; mais j’entends encore, en moi, chanter la joie de tout un peuple en cette glorieuse célébration et ce chant “qui se sent dans l’âme”, y laissera à jamais son harmonieux souvenir.

Disons-le tout de suite : les fêtes du troisième centenaire ont accompli ce qu’elles avaient promis, ont dépassé même tout ce qu’on en attendait, et pour les décrire s’épuiserait bien vite le trésor des mots.

Oh ! la chère et gaie vision que je rapporte de la vieille ville, — le cœur du Dominion — recouverte, comme d’une voûte, de drapeaux multicolores, tressaillant au vent et frémissant de l’âme de la patrie ! Combien nous devons nous féliciter d’avoir fait aimer le Canada par ces milliers d’étrangers accourus sur nos bords, aux lieux où le Canada se trouve tout entier !

Je n’eus pas le bonheur d’être le témoin des premiers jours des réjouissances, mais, j’étais dans les murs de la vieille cité à l’arrivée du “Don de Dieu”.

Ce fut par un soleil radieux jetant ses flammes d’or sur tous les points qu’il éclaira, que le vaisseau si petit d’apparence et si grand pourtant, puisqu’il a tenu les destinées d’un pays immense, fit son entrée dans le port de Québec.

A ses mats flotte le drapeau blanc, le drapeau fleurdelisé qui régna, ja-

dis, sur la Nouvelle-France ; l’équipage, au milieu duquel se dégage l’imposante figure de Champlain, est acclamé par la foule massée au-devant de lui. L’enthousiasme général se traduit par de vifs applaudissements et de joyeux vivats. A ce moment commence la répétition de la grande scène qui fit pour toujours de Québec, le boulevard de la religion et de la nation française. Le spectacle non-seulement était pittoresque, mais impressionnant et touchant par la brusque remontée de souvenirs auquel il donnait lieu.

C’est au quai du Roi que s’opéra le débarquement. Et c’est de là encore que se forma la procession historique devant aller déposer aux pieds de la statue de Champlain une immense couronne de fleurs de lys.

Tandis que le défilé se faisait aux bruits approbateurs d’une foule charmée, une autre cérémonie s’accomplissait sur la terrasse autour du monument élevé au fondateur de notre patrie ; les citoyens présentaient à leur hôte royal, le prince de Galles, ainsi qu’aux personnages de distinction, envoyés par la France et les Etats-Unis, une adresse de bienvenue.

Des estrades avaient été élevées de chaque côté du monument où s’étagaient, parmi les belles dames emmousselinées, l’habit noir des légistes et les uniformes chamarrés des militaires. Des drapeaux français, anglais et américains flottaient dans la brise, la musique des différents régiments se mêlaient aux acclamations des milliers de spectateurs. Jamais, de mémoire de Québécois n’a-t-on vu d’affluence plus considérable circuler dans les rues de la capitale. Jamais aussi peut-être ne vit-on plus d’ordre régner dans une agglomération si nombreuse et si diverse.

Les fêtes se sont passées sans qu’aucun accident pénible ou regrettable n’ait jeté de deuils irrémédiables sur leur éclat. Il n’y a qu’un désir et qu’un but : admirer les merveilles qu’on déroule aux yeux et rehausser par une bel-

le attitude l’éclat de ces uniques démonstrations.

Ce n’est pas mon intention de détailler par le menu le programme extraordinaire qu’offrait à l’admiration publique le comité des fêtes. Il convient cependant, que le “Journal de Française” garde les échos de ces inoubliables heures, et que j’en enrégistre, pour lui, les incidents principaux.

A cet effet, je ne pourrais passer sous silence le discours magistral de l’Hon. A. Turgeon, accueillant au nom du Canada les représentants des autres pays aux fêtes du troisième centenaire.

Je sais l’impression profonde créée par ce discours, l’admiration vive qu’il a soulevée, même, chez des adversaires politiques, et un triomphe comme celui-là doit dédommager, il me semble, des ennuis qui passent...

Trois nations — les premières du monde — étaient réunies à la fois. Il incombait à l’orateur de les accueillir en termes appropriés à l’honneur qu’elles venaient ajouter par leur présence, à notre pays. Le sang d’une de ces nations coule encore dans nos veines, tandis qu’un droit de conquête nous retient à une autre allégeance. Il fallait parler au cœur de l’une, à la générosité de l’autre sans perdre de vue ni la fierté de nos origines, ni la loyauté due au régime actuel... Certes, la tâche était difficile et délicate et nombreux en étaient les écueils.

Qu’eussions-nous éprouvé, nous, Canadiens-français, d’une défaillance, d’une hésitation dans l’exposé des justes sentiments que l’on doit, d’abord, à la France de qui nous tenons notre existence, notre foi, notre langue ? L’heure était grave.

Mais quand après avoir rendu hommage aux vertus d’une patrie en allée, quand après avoir déclaré que cette affection pouvait se concilier avec notre loyauté à la couronne britannique, quand après avoir affirmé que “chaque élément, chaque groupe ne peut se développer qu’en développant ses dons naturels et ses qualités propres”, l’orateur s’est écrié : “Ne cherchez pas à le séparer de son passé, à lui donner une autre âme, car, suivant un mot justement célèbre, vous n’en feriez que des déracinés !” Je ne sais pas un